

## « *Facho ! Fasciste !* », sont-ils les « gros mots » historiques de la politique (française) contemporaine ?

Eric DAVID

Ministère de l'Éducation nationale, Paris (France)

[ericdavid3@orange.fr](mailto:ericdavid3@orange.fr)

**REZUMAT:** „*Facho! Fasciste!*”, sunt ele oare cuvintele „vulgare” istorice ale politicii (franceze) contemporane?

Cuvintele au un înțeles, în principiu unanim acceptat. Dar, uneori, îl au pe cel pe care se dorește să-l aibă. Dacă în sine cuvintele nu au capacitatea de a produce un anumit afect, unele dintre ele sunt mai potrivite pentru a suscita emoții și, astfel, de a deține o anumită putere. Este cazul termenului „*facho*”, variație argotică de la „*fasciste*” (‘fascist’), devenit, se pare „cuvântul vulgar” prin excelență al politicii franceze contemporane. Acest statut este în strânsă legătură cu istoria. Învins, fascismul a dispărut începând din 1945. Cu toate acestea, succesul lui terminologic nu a scăzut niciodată, datorită supraviețuirii unui antifascism devenit o retorică de demonizare a adversarului. Abil întreținută de stânga (comunistă) până la a impregna în totalitate imaginarul colectiv, acest cuvânt instrumentalizat fără discernământ și redus la stadiul de injurie, nu vizează de cele mai multe ori decât indivizi și concepte fără nici o legătură cu doctrina lui Mussolini. Realitate istorică precisă, fascismul este transformat în element strategic de limbaj ascunzând interese ideologice și politice, nu fără consecințe: operator consensual de descalificare pentru un individ, el înseamnă, de asemenea, viața publică, pradă acestor abuzuri și suferind de acest dualism maniheist epuizant din punct de vedere intelectual și potențial totalitar. În acest război al cuvintelor, culme de manipulari lexicale și travestiuri conceptuale în care semantica se vede maltrată, statutul limbajului și pericolele care îl pândesc sunt problemele care se pun.

**CUVINTE-CHEIE:** *fascist, antifascism, insultă, demonizare, semantică*



**ABSTRACT:** « *Facho ! Fasciste !* », are they the historic swearwords of the contemporary (French) politics?

The words have a meaning, in principle collectively admitted. But sometimes, they have the one that we are willing to give them. If in itself, the words have no capacity to cause a particular affect, some of them can arouse more emotions, and thus, to have a power. So of the term “*facho*”, the slang declension of “*fascist*”, became, seemingly, the hegemonic swearword of the contempo-

rary French politics. If this word is rude now, it is in light of the History especially. Overcome, the fascism disappeared since 1945. However, its terminological success always continued, thanks to the persistence of an anti-fascism become a rhetoric to demonize the enemy. Cleverly manipulated by the (communist) left which ran through the collective consciousness totally, this word wildly used, above all as offense, aims at persons and at ideas without any link with the Mussolini's doctrine most of the time. Precise historic reality, the fascism turned into strategic element of language hiding ideological and political interests, triggering consequences: able to discredit an individual reputation, it is also the public life, in the grip of these drifts, which suffers from this Manichaeian dualism, intellectually impoverishing and potentially totalitarian. In this war of words, between the lexical manipulations, the conceptual distortions and the semantics manhandled, this is the status of language and the dangers surrounding it, we must try to define.

**KEYWORDS:** *facho, anti-fascism, offense, to demonize, semantics*



## RÉSUMÉ

Les mots ont un sens, en principe communément admis. Mais ils ont parfois celui qu'on veut bien leur prêter. Si en soi les mots n'ont pas d'aptitude à provoquer un affect particulier, certains d'entre eux se prêtent davantage à susciter des émotions et donc, à disposer d'un pouvoir. Ainsi du terme « facho », déclinaison argotique de « fasciste », devenu semble-t-il le « gros mot » par excellence de la politique française contemporaine. Si ce mot est devenu « gros », c'est notamment au regard de l'histoire. Vaincu, le fascisme a disparu depuis 1945. Pourtant, son succès terminologique n'a jamais failli, grâce à la survivance d'un antifascisme devenu une rhétorique de diabolisation de l'adversaire. Habilement entretenue par la gauche (communiste) jusqu'à en imprégner totalement l'imaginaire collectif, ce mot instrumentalisé à tort et à travers et réduit à l'état d'injure, ne vise bien souvent que des individus et des notions sans lien aucun avec la doctrine mussolinienne. Réalité historique précise, le fascisme s'est donc transformé en élément stratégique de langage dissimulant des intérêts idéologiques et politiques, non sans conséquences : opérateur consensuel de disqualification pour un individu, c'est aussi la vie publique qui, en proie à ces dérives, pâtit de ce dualisme manichéen intellectuellement appauvrissant et potentiellement totalitaire. Dans cette guerre des mots faite de manipulations lexicales et de travestissements conceptuels où la sémantique se voit malmenée, c'est le statut du langage et les périls le guettant qui se posent.

**MOTS-CLÉS :** *facho, antifascisme, injure, diabolisation, sémantique*





**N A COUTUME DE DIRE** que « poser la question, c'est déjà y répondre ». Sans nécessairement d'emblée être affirmatif face à cette interrogation, on peut cependant tout de suite l'indiquer : « facho » est un mot qui... fâche ! Qui fâche, parce qu'il interpelle, il heurte, il choque, il agresse. Pas seulement celui qui le reçoit ou celui à qui il est accolé. Mais plus généralement de par ce qu'il dégage dans l'imaginaire collectif et de par le message qu'il délivre ou qui lui est associé historiquement: plus que connoté, il est, comme le dit J. Monnerot (1987 : 13), un « *mot chargé* ». Quand l'écrivain J.-M. Domenach (1984 : 81), à l'évocation du mot « racisme », dit de ce dernier que « le *gros mot* est lâché », on peut convenir de même concernant le terme « facho », déclinaison argotique du mot « fasciste ». P.-A. Taguieff (1987 : 67) confirme cette perspective : « *l'élargissement polémique de la catégorie de « fascisme » s'est opéré parallèlement sur la catégorie de « racisme »* ».

Dans le domaine de la politique et de l'argot politique, une évidence semble devoir s'imposer : être traité de « coco » (communiste), de « gaucho » (gauchiste), de « bolcho » (bolchévique), ou d'« anar(cho) » (anarchiste) ne comportera pas les mêmes risques, n'aura pas la même portée ou la même incidence que d'être traité de « facho ». Alors que des quatre premiers exemples pourra se dégager une impression peut-être obsolète et vaguement péjorative, celle-ci sera souvent compensée par une imagerie teintée de romantisme (révolutionnaire), de pittoresque, voire de sympathie. A l'inverse, le « facho » ne suscitera, pour ainsi dire jamais, une attitude similaire, qu'elle soit de compassion, d'indulgence ou même d'indifférence : la réaction, parfois épidermique, sera quasi exclusivement celle de l'hostilité et/ou celle de la frayeur. L'ancien journaliste à *Libération* Th. Wolton (2003 : 16), porte d'ailleurs à cet égard un regard critique qui confirme cette approche : « *conceviez-vous, dit-il, d'avoir un ami fasciste ? Non, bien sûr. En revanche, vous ne trouveriez rien à redire d'une amitié avec un communiste. La première proposition est infamante, l'autre pas* ». Pourquoi ?

C'est l'objet de cet article que de tenter, entre autres, de décrypter les raisons de cet état de fait (lexical) et de savoir si le terme « facho » n'est pas (devenu) le « gros mot » *historique*, c'est-à-dire le « gros mot » par excellence de la politique (française) contemporaine, l'insulte suprême ou l'offense ultime.

« Facho » est l'argot de « fasciste » : nous reviendrons d'abord sur la nature et les caractéristiques du « gros mot », ainsi que, de manière plus générale, sur le pouvoir des mots (*potestas nominum*) et leurs répercussions (1). De là, nous nous interrogerons de savoir pourquoi et comment le mot « facho » est devenu (aussi) « gros » et sur les causes de son « succès » terminologique : des éléments historiques très précis répondront à notre question

(2). Il s'agira ensuite d'identifier « qui / quoi » se cachent derrière ce qui apparaît comme un outrage (lexical) : entre réalité(s), hypothèses et fantasmes, nous effectuerons un tour d'horizon de ce que recoupe le terme « facho » : des individus et des structures réellement existants ? Ou bien, une stratégie, une rhétorique habilement construite dissimulant des intérêts ? (3). Ce tour d'horizon sera utile dans notre décryptage puisque le caractère injurieux de cet élément de langage n'est pas sans produire un certain nombre d'effets sur les destinataires, ni sans conséquences sur la vie de la Cité, qu'elle soit politique ou intellectuelle (4). Enfin, nous concluons cette étude sur les enjeux linguistiques qui entourent les mots et leurs usages, notamment à finalité polémique. Ainsi, dans cette « guerre des mots », entre l'inconfort de la dissonance cognitive, et l'effroi que pourrait susciter un manquement au « correctivisme » idéologique (Taguieff), nous réfléchissons à la notion qui, en quelque sorte, est la trame de ce travail : la « sémantique ». Semble-t-il malmenée au regard de ce descriptif introductif, elle incitera à nous interroger sur le langage et son devenir, et surtout sur les périls qui guettent ce dernier (5).

### 1. Quand les mots deviennent « gros » : éléments d'analyse

*Facho* est l'argot de fasciste et la caractéristique de l'argot, ou plutôt des argots puisqu'il en existe plusieurs (Merle, 2004 : 83) est non seulement d'être un jargon recourant à l'abrègement, mais aussi d'être initialement réservé à un petit groupe d'initiés (Dupriez, 1988 : 71). Au vu de son « *emploi à tort et à travers* » (Furet, 1995 : 327), de son usage à l'emporte-pièce, ou de son utilisation contre n'importe qui et n'importe quand, le mot « facho » n'appartient plus, de ce point de vue, à un « groupe d'initiés » : il est partagé par le tout-venant. En revanche, il est un point où le mot « facho » s'apparente bien à une forme argotique : il est une « *forme relâchée, familière, vulgaire, grossière et parfois caricaturale* » (Mounin, 1995 : 40) de la langue qui, elle-même renvoie à la notion de « mot bas » (de coup bas ?), autrement dit de « gros mot » (Dupriez, 1988 : 226).

À ce titre, contrairement au « bon mot » ou au « jeu de mot » capable de révéler un trait d'humour ou une finesse d'esprit, le « gros mot » est destiné à mettre en pièce le système social fondé sur un certain respect – au moins apparent – d'autrui (Dupriez, 1988 : 226). Destiné à rompre avec l'interlocuteur, le « gros mot », injonctif et performatif, indiquera de par sa trivialité ou sa bassesse, soit une volonté de choquer, soit un sentiment d'exaspération, ou les deux conjugués. Prononcé mécaniquement dans la banalité du quotidien, le « gros mot » demeurera anodin. Toutefois, si celui-ci devait s'inscrire dans un contexte politique et institutionnel, la portée en sera tout autre.

En effet, dans ce contexte très spécifique, le « gros mot », en l'occurrence « facho », se révélera expressément « gros » car « gros-de-sens-au-regard-de-l'Histoire ». « Gros » aussi, car au lieu de se distinguer de par son pittoresque et sa drôlerie, cet argot aura une finalité avant tout dévaluatrice et méprisante (Mourral, 1997 : 19-20). Un adepte de ce jargon, l'écrivain L.-F. Céline présentait l'argot, dans ses *Entretiens avec le professeur Y* (1955), comme « un langage de haine » (Merlin-Kajman, 2003 : 220). Sans doute n'avait-il pas tout à fait tort puisque le mot dit « gros », écrit P. Guiraud dans *Les Gros Mots*, se définit à la fois par son « contenu », autrement dit par ce à quoi il fait référence, mais aussi « par son usage » (Merle, 2004 : 27), c'est-à-dire par la manière dont il est employé.

Qu'ils soient « gros », « bons », « doux » ou « mauvais », les mots ont un sens, un sens en général admis communément. Mais ils ont aussi parfois celui qu'on veut bien leur prêter. Si les mots n'ont pas par eux-mêmes une aptitude à provoquer un affect particulier, néanmoins, certains d'entre eux plus internalisables, se prêtent davantage que d'autres à susciter des émotions (Ansart, 1983 : 70) jusqu'à disposer d'un « pouvoir magique d'autant plus redoutable que leur signification est ambiguë et multiple » (Maulnier, 1976 : 5). Et pour P. Ansart (1983 : 70 et 188), « l'imprécision du mot en fait un élément privilégié suggérant un dépassement des limites (...). Les mots privilégiés seront donc ceux qui peuvent se charger de larges connotations et seront aptes à susciter des images » : « associer à l'adversaire les images de violence et de mort (...) pour mobiliser les peurs à son égard ». Ainsi du mot « facho » qui, fonctionnant tel un opérateur consensuel de disqualification, aura vocation à dé-grader *a priori* un adversaire politique, à mettre en pièce un ennemi idéologique, alors même que cette invective reçue comme outrageante, pourra parfois ne viser qu'une attitude conservatrice, une idée réactionnaire, voire simplement une opinion iconoclaste ; en tout cas sans lien réel avec la doctrine mussolinienne proprement dite.

Les mots disposent donc d'un pouvoir (Angenot, 1995 : 93 à 98), notamment de nuisance, et le contrôle des mots constitue, par ricochet, une forme supplémentaire de pouvoir (Ansart, 1983 : 79).

C'est pourquoi, il est bon de repréciser, quitte à énoncer un truisme, que le fascisme fut, avant d'être une figure de discours ou un élément de langage particulièrement dissuasif, discriminant et diabolisant, une réalité historique (Pergnier, 2004 : 123) et un concept pertinent (Burrin, 1996 : 521) doté d'un sens précis. Mais comme le signale très justement l'helléniste J. de Romilly (2008 : 79), « les mots, en plus de leur sens, ont souvent une coloration particulière, favorable ou défavorable », et « il arrive que cette coloration change, en fonction [...] d'une doctrine ou même d'une expérience sérieuse et objective » : c'est le cas du mot « facho ».

## 2. Pourquoi et comment le mot « facho » est-il devenu « gros » ? Retour sur les causes et sur les acteurs historiques d'une instrumentalisation lexicale extensive

Dans son *Dictionnaire des injures*, R. Edouard (2005 : 368-369), à la rubrique « politique », distingue deux périodes : la première, qui vise les « termes prononcés par les plus éminentes personnalités politiques françaises entre 1875 et 1945, inclut le terme « fasciste » ; la seconde, qui se situe après 1945 et où s'opère un « véritable renouvellement du répertoire », inclut l'expression « sale facho ».

Cependant, à lire l'historien P.-M. Dioudonnat (1973 : 437), « *le fascisme correspond strictement à la période historique dont il est le produit : né en 1919, il meurt en 1945. Entre ces deux années seulement, il a une signification et une existence* ». D'autres historiens, comme O. Forlin (2013 : 344-345), confirment en termes similaires : « *les fascismes historiques se sont éteints en 1945* ». Ou encore P. Burrin (1996 : 521) pour qui, si « *au sens plus large, il [le fascisme] englobe des phénomènes politiques aussi divers que l'autoritarisme traditionaliste de Salazar ou l'autoritarisme populiste d'un Peron* », « *au sens étroit, il désigne le mouvement et le régime de Mussolini* ».

Pourquoi ce mot a-t-il alors perduré de la sorte après 1945, date-clé et symbolique s'il en est, alors même que selon le réalisateur et essayiste italien P.-P. Pasolini (1976 : 268), qui s'est toujours dit marxiste, déclarant maintes fois qu'il votait communiste (1976 : 14), le fascisme est « *un phénomène mort et enterré, archéologique, qui ne peut plus faire peur à personne* » ? « *Le fascisme est resté vingt ans au pouvoir, dit-il. Il y a trente ans qu'il est tombé. Il devrait donc être déjà oublié* » (1976 : 57). Ce n'est pourtant pas le cas : pourquoi ?

Le philosophe T. Maulnier (1976 : 94 à 96) a un début de réponse : « *pour les commodités de la propagande* », avance-t-il. Oui, mais quelle propagande ? D'où provient-elle ? Quelle est sa nature ? Comme le souligne l'académicien, déjà « *le mot déborda bien vite les frontières de l'Italie et son sens originel pour être appliqué à d'autres régimes. La formule de rigueur est : « le fascisme ne passera pas » et non le « nazisme ne passera pas »* ». D'une certaine manière, on peut effectivement dire que « *le fascisme a eu l'honneur de gagner la bataille de la terminologie et de devenir la dénomination accusatrice générale pour désigner l'ensemble des adversaires multiformes que l'antifascisme doit affronter sur sa route* ». La propagande visée, incriminée, c'est donc celle de l'antifascisme. Apparu en France vers 1922 dans le journal communiste *L'Humanité*, ce néologisme a désigné initialement, sur le mode descriptif, les activités des opposants à Mussolini. Mais le terme va rapidement re-couvrir plusieurs niveaux de sens à compter de 1934, (Vergnon, 2009 : 19) et

plus précisément à partir des événements du 6 février qui ont provoqué un choc dans l'opinion républicaine. En effet, c'est l'époque où le terme de « fasciste » prend à travers l'antifascisme une extension de plus en plus vaste (Furet, 1995 : 341), vaste à en devenir presque incommensurable.

Rappelons que pour nombre de spécialistes, le fascisme s'est éteint en 1945. Or, subsiste encore aujourd'hui, très curieusement, un antifascisme. Il y aurait donc un antifascisme sans... fascisme ? Absurde ? Surprenant ? Pas tant que ça. Le « fascisme » a, en certaines circonstances, son utilité, et pour certains, il s'agit de faire vivre le fascisme et non de le combattre pour l'abattre. Comme le dit P.-A. Taguieff (1998 : 175) avec clairvoyance et courage, « *quand le fascisme n'existe pas, il faut l'inventer* ». Pourquoi ?

En attestant du besoin de chaque camp à se mobiliser autour d'une « *idéologie négative* » (Vergnon, 2009 : 11), il est clair qu'« *avant d'être géopolitique, l'antifascisme est idéologique* » (Furet, 1995 : 328). Et comme « *toute idéologie est un mécanisme de simplification qui culmine en des couples primaires fondamentaux* » (fascisme vs antifascisme) aboutissant, de fait, à poser des verrous ou à fixer des interdits (Angenot, 1995 : 113), « *le fascisme et son contraire, leviers de l'action politique, ont manifestement des fonctions de légitimation et de délégitimation* » (Forlin, 2013 : 8).

Galvaudé par des décennies d'utilisation polémique (Burrin, 1996 : 521), le succès du terme « *fascisme* »

(...) tient donc pour une bonne part à l'usage polémique, à des fins politiques, qui en a été fait et qui continue (...) à en être fait. Le qualificatif « fasciste » appliqué à une idée, à un discours, à une action politique, a souvent servi à faire de leurs auteurs des adversaires et à les diaboliser. Inversement, sa fonction a aussi été de rassembler un camp, jusque-là dispersé, en vue d'un combat politique

(Forlin, 2013 : 7)

Registre de discours ou énoncé collectif, c'est aussi un répertoire d'action collective, remarque G. Vergnon (2009 : 11 ; 13 ; 19) qui en profite pour nous livrer d'autres pistes sur cet objet finalement « *sous déterminé, peu historicisé et mal circonscrit* », et surtout « *surinvesti par les passions militantes* ».

Outre le besoin de chaque camp à se mobiliser autour d'une « *idéologie négative* », l'antifascisme, « *phénomène de longue durée, riche d'usages multiples* » et à la « *dimension internationale* » est toujours constitutif aujourd'hui des identités politiques de gauche et surtout d'extrême-gauche, dans ses composantes libertaires et trotskistes. « *Le fascisme ne passera pas* », apparu au lendemain de l'émeute parisienne du 6 février 1934, et transformé en le non moins célèbre « *No Pasaran* » après son passage outre Pyrénées en 1936 (...) s'appuie davantage sur une « *position sentimentale* » que sur la vérité

des faits : « *on ne cherche pas pour le connaître à définir le fascisme, on recouvre de son nom les éventualités que l'on craint et les hommes que l'on attaque* » (Vergnon, 2009 : 13). En 1963, Jean Pluymène et Raymond Lasierra, qui distinguaient le « fascisme » réel du *fâschisme* des antifascistes, suggèrent que l'antifascisme est avant tout un mode de mobilisation des partis de gauche contre un *fâschisme* imaginaire (Vergnon, 2009 : 13). De son côté, Pergnier (2004 : 125) admet que l'adjectif « antifasciste » est, depuis plus d'un demi-siècle, l'un des fleurons les plus prisés de l'arsenal rhétorique d'une certaine gauche.

Il s'est forgé, dans les années 1930, non pas dans la lutte contre le régime hitlérien (...) mais face à la montée de forces comme celle du fascisme mussolinien (...) et surtout du franquisme en Espagne. Surtout, le Parti communiste y forgea sa stratégie rassembleuse des « fronts » qui devait si bien réussir par la suite. D'ailleurs, l'existence d'un « front anti » comptait plus que la nature exacte de l'adversaire permettant de cristalliser ce front. Il était seulement demandé au mot de mobiliser contre toute forme de régime ou de parti prônant l'ordre et l'autorité, et surtout combattant l'idéologie léniniste.  
(Pergnier, 2004 : 126)

En 1990, dans la revue *Commentaire*, Annie Kriegel voyait dans l'antifascisme, outre le « *mythe stalinien par excellence* », essentiellement un « *concept à éclipses* », un « *concept à géométrie variable* » capable de restreindre ou étendre à l'infini le champ de définition de l'ennemi (Vergnon, 2009 : 16). Et comme nous savons qu'en ce domaine « *il est dangereux d'être privé de ses ennemis* » (Domenach, 1984 : 77), on comprend pourquoi Furet (1995 : 16) associa toujours antifascisme et communisme, le premier étant invariablement manipulé ou structuré par le second, faisant ainsi de l'antifascisme une « *tactique intéressée et circonstancielle* » reposant sur le mensonge. En effet, « *l'emploi à tort et à travers, dans la langue sacrée, du terme « fasciste » n'est en rien anodin : « il faut que les fascistes soient partout, puisqu'il faut partout définir les communistes* », dit l'historien qui ajoute : c'est un « *ennemi formidable* », « *à la fois concret et caché* » (Furet, 1995 : 327), ce qui a peut-être amené l'historien américain Stephen Koch à tenter, en 1995, de démontrer que l'antifascisme n'était qu'une vaste manipulation conduite par les services secrets soviétiques (Martelli, 1998 : 194).

Si l'antifascisme a constitué un ciment idéologique pour unir des forces politiques, notamment, en Italie, il en a été de même en France où cette fonction s'est vérifiée au milieu des années 1930, au cours de la Résistance, pendant la guerre froide. Dans la première moitié des années 1980, l'extrême gauche et la gauche au pouvoir ont dénoncé dans le Front national une résurgence du fascisme. Encore en 2002, la menace fasciste a été

agitée après la qualification de Jean-Marie Le Pen pour le second tour de l'élection présidentielle (Forlin, 2013 : 7).

Il semble donc, malgré des usages multiples et illimités, et ses différentes facettes, que le « fascisme » ait été prioritairement un élément d'instrumentalisation et de stratégie du communisme. Dans *L'Espoir* (1937), André Malraux fait déjà remarquer que « *les communistes disent toujours de leurs ennemis qu'ils sont des fascistes* » (Tournier, 1998 : 162). Plus près de nous, les historiens S. Courtois et M. Lazar (1987 : 33) confirment que l'antifascisme fut, des années trente aux années cinquante, l'un des grands thèmes mobilisateurs du communisme dans le monde. Le même S. Courtois (1998 : 28), cette fois dans *Le Livre noir* montre que

l'antifascisme est devenu, pour le communisme, un label définitif et il lui a été facile, au nom de l'antifascisme, de faire taire les récalcitrants. [...] Furent ainsi prestement escamotés les épisodes gênants au regard des valeurs démocratiques, comme les pactes germano-soviétiques de 1939 ou le massacre de Katyn.

Dans une veine similaire, F. Furet (1995 : 320) considère que, même si « *l'antifascisme de gauche est bien sûr antérieur à 1934 ou 1935* », « *le communisme stalinien va trouver un nouvel espace politique dans l'antifascisme* » (Furet, 1995 : 249).

Né en Italie, « *cet homo fascista* », selon l'expression de l'écrivain collaborationniste R. Brasillach, aurait donc dû définitivement disparaître de notre paysage depuis 1945. Pourtant, celui-ci apparaît encore fréquemment ici et là. Dans les années 1970, Pasolini signalait qu'« *une bonne partie de l'antifascisme d'aujourd'hui, ou du moins ce qu'on appelle antifascisme, (...) soit naïf et stupide, soit prétextuel et de mauvaise foi (...) combattait, ou faisait semblant de combattre, un phénomène mort et enterré, archéologique, qui ne pouvait plus faire peur à personne* ». Alors, pourquoi cette persistance d'un « antifascisme » ? Parce qu'il semble être « *de tout confort et de tout repos* » (Pasolini, 1976 : 268) ?

### **3. Entre réalités et phantasmes : « facho » ou l'histoire d'un mot détourné. Le « fascisme » comme élément stratégique et invasif de langage**

Si cet élément de langage peut s'avérer, nous le constaterons plus loin, tellement extensif qu'il en devient une notion fourre-tout ou un concept at-trape-tout, il n'en demeure pas moins vrai que la tendance principale qui se dégage est celle qui renvoie au domaine de l'injure et de la diabolisation.

Comme le note par exemple I. Mourral (1997 : 194-195), « *le plus souvent, le mot fasciste est utilisé à titre de reproche et même d'injure et adressé à des per-*

sonnes qui manifestent tant soit peu leur goût pour l'ordre et la discipline ». Dans le *Dictionnaire historique de la langue française* (1992), Fascisme a pris à partir des années 1960, des valeurs affectives dans le discours politique. Il s'emploie aujourd'hui pour toute attitude politique conservatrice et autoritaire et, de façon polémique, pour toute doctrine ou comportement opposé à la « gauche ». Plus largement encore, hors de tout contexte politique, il s'utilise pour parler « d'une contrainte, d'une autorité imposée » (Tournier, 1998 : 167). De son côté, F. Caradec (2009 : 129) définit le terme de manière on ne peut plus lapidaire : « *facho* » = *fasciste*, ou simplement *personne de droite* ».

Forlin (2013 : 7) a observé que le qualificatif « fasciste » appliqué à une idée, à un discours, à une action politique, a souvent servi à faire de leurs auteurs des adversaires et à les diaboliser. C'est d'ailleurs un véritable « inventaire à la Prévert » que nous sommes en mesure de dresser tant la gamme d'adversaires est vaste (Pergnier, 2004 : 123). Par exemple, les manifestants de Mai 68 l'appliquèrent abondamment à de Gaulle et aux les agents de la force publique. Dans les années post soixante-huitardes, on a aussi vu souvent des membres de partis et groupuscules d'extrême-gauche se renvoyer mutuellement le qualificatif de manière véhémement, observe Pergnier (2004 : 123). De son côté, H. Michel (1987 : 3) raconte que « lorsque M. Valéry Giscard d'Estaing est allé en Algérie, une jeune coopérante a déclaré à la Télévision française qu'elle n'irait pas écouter ce fasciste ». Ou encore, que « devant une assemblée parlementaire, M. Poniatowski a reproché aux communistes d'être fascistes » alors que « les communistes dénoncent des fascistes dans les gauchistes ». De même, « dans l'Encyclopédie soviétique, le général de Gaulle a été longtemps traité de général fasciste ». Et « aujourd'hui, une bonne partie de la jeunesse réprouve, comme fasciste, toute manifestation d'autorité, qu'elle émane du père, du professeur, ou du patron ».

Si devant un tel capharnaüm de références on mesure la profondeur et l'ampleur de la trace laissée par le fascisme dans la conscience collective, on découvre également, à rebours, un paradigme incontournable : « aujourd'hui, on est toujours en somme le fasciste de quelqu'un » (Michel, 1987 : 3). M. Tournier (1998 : 167-168) ne s'y trompe pas lorsqu'il s'interroge doublement : « Qu'est-ce, de nos jours, qu'un facho ? Tout le monde ne l'est-il pas, plus ou moins, selon l'usage courant et les circonstances ? ». Et de poursuivre :

Certes, l'affectif ni l'expansion n'ont attendu 1960 (...) mais une nouvelle série de termes atteste à cette époque d'usages très généralisés. Outre les troncations *facho* et *faf* qui se disaient chez les révoltés de Mai 68, se multiplient les dérivés (*fascistoïde*, 1997) et les composés (*micro-fascisme* et *macro-fascisme* 1976 ; *Afro-fascisme* 1980 ; *facho-communisme* 1990) pénétrant même des domaines nouveaux : *techno-fascisme* (1977) et *éco-fascisme* (1997).

On pourrait poursuivre de la sorte quasi indéfiniment, car les fascistes, prévient Maulnier (1976 : 94-96), « *ce sont aussi les conservateurs, les modérés, les socialistes lorsqu'ils cessent d'être alliés pour devenir concurrents* » ; ou « *les agités d'extrême-gauche (...) pour lesquels, en cas de besoin, on peut créer des mots composés : anarcho-fascistes, trotsko-fascistes* ». Les fascistes, c'est également « *le grand capital* », ou « *les communistes eux-mêmes* » quand ce ne sont pas « *les juntes militaires (...)*. Il y a encore d'autres fascistes : *aux yeux des Chinois, la Russie ; aux yeux des Russes, les Chinois* ». Au bout du compte, il devient très difficile de s'y reconnaître, surtout quand Pasolini (1976 : 101) se risque à évoquer un « *fascisme des ... antifascistes* » ! La boucle est ainsi bouclée.

Il est à noter que quelques noms et individualités (politiques) ressortent. Outre De Gaulle, toujours en bonne place, d'autres parviennent également à obtenir le label, comme Jacques Chirac qui fut surnommé « *facho-Chirac* » dans les années soixante-dix (Lemonier, 2012 : 87-88). Plus près de nous, c'est Bruno Mégret qui au cours de la campagne des législatives anticipées de 1997 fut qualifié de « *fasciste* » (Merle, 2004 : 140), le même se voyant requalifier, par le magazine *Marianne* (5 mai 1997) de « *techno-facho populocrate* » (Tournier, 1998 : 168). En 2006, dans un texte pas seulement engagé mais aussi assez haineux intitulé *Elle Est Facho*, le chanteur Renaud, qui espère « *qu'on lui fera la peau, à la facho* » qui « *lit National Hebdo* », ajoute en conclusion : « *Elle vote Sarko* ». Apparemment « *vidée de tout sens à force d'avoir été servie à toutes les sauces depuis les années 70* », « *facho* » et « *fasciste* » fonctionnent donc à la manière d'« *une injure généraliste interchangeable* ». Et pour exemplifier ce postulat, le polémiste A. Soral (2002 : 22-24) de citer pêle-mêle, outre « *De Gaulle* », mais aussi « *l'orthographe* » ou « *Michel Sardou* ». Ce dernier, également mentionné par le journaliste J.-F Kahn (2005 : 262-263), au même titre que « *le chanteur gaulliste Philippe Clay* » ou le sociologue et philosophe « *Raymond Aron, dès lors qu'il publia une analyse critique de la révolte étudiante* » de Mai 68, deviendra « *un philosophe facho qui écrivait dans un journal facho* » ! Quant à l'acteur américain James Stewart, J.-F Coatmeur évoque à son sujet un « *répugnant facho qui avait milité pour Reagan* » (Colin, 2006 : 323).

À y regarder de près, cette énumération sans cohérence donne le vertige tant il est vrai que le « *terme (...) peut qualifier une multitude presque comique d'individus* », note O. Magny (2010 : 28-30). Dans un livre à la tonalité humoristique écrit sur le mode de la dérision et de l'ironie, cet auteur aborde le thème avec une singularité qui ne gâche en rien sa lucidité et son expertise. Dans le chapitre « *Traiter les gens de fachos* », Magny explique par exemple, qu'« *à Paris, un fasciste est une personne qui n'est pas d'accord avec le Parisien qui l'affirme* ». Et de poursuivre : « *le Parisien adore qualifier les gens de fascistes ou, plus fréquemment, de facho. Facho est un mot déterminant à Paris* ». À

Paris, seulement ? Non, bien évidemment. La liste n'est d'ailleurs pas (jamais ?) exhaustive. Le sera-t-elle ? Rien n'est moins sûr.

En 1976, Pasolini (1976 : 268-269) est convaincu que « *le vrai fascisme est ce que les sociologues ont trop gentiment nommé la « société de consommation », c'est-à-dire « la promesse de confort et bien-être »* (1976 : 58). En 1977, c'est R. Barthes qui jugeait que la langue n'était « *ni réactionnaire ni progressiste* » mais « *tout simplement fasciste ; car le fascisme, dit-il, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire* » (Merlin-Kajman, 2003 : 44). Il est d'ailleurs étonnant que le très éminent sémiologue ait pu se laisser aller à ce type d'assertions, en suggérant un fascisme de la langue du fait des « *contraintes syntaxiques de subjectivation propres à la langue française* » (2003 : 257). En effet, Barthes mena concrètement une lutte antifasciste en rejoignant en 1934 un groupe de « *Défense républicaine antifasciste* », déclarant qu'il appartenait « *à une génération qui a su ce que c'était et qui s'en souvient* » (Merlin-Kajman, 2003 : 197-198). Justement, est-ce excusable intellectuellement de semer une telle confusion lexicale et conceptuelle lorsque l'on a connu vraiment le fascisme ? Chez Barthes, le mot de « *fascisme* » ayant apparemment tout absorbé, Merlin-Kajman (2003 : 231) en déduit que « *fasciste* » et « *nazi* » agissent donc comme des « *espèces de gros mots, de borborygmes qui trouent la langue, mais ne sont plus rien qu'une obsession vide, des mots d'ordre consensuels* ». Il faut dire que « *Mai 68 a élargi la thématique antifasciste* », constate l'essayiste J. Sevilla (2000 : 90). En effet, « *tout ce qui menace ou fait obstacle aux pulsions personnelles devient la marque du « fascisme » :*

« À bas la répression », tempête le soixante-huitard persuadé que le fascisme, comme le loup, rôde au coin du bois. Fasciste, l'État, fasciste le flic, fasciste le gardien de prison, fasciste le chef d'entreprise, fasciste le professeur qui brave la grève, fasciste le père qui ne démissionne pas de son autorité, fasciste celui qui dénonce la drogue. L'antifascisme n'est plus qu'un fantasme convoqué en n'importe quelle occasion.

N'est-ce pas précisément cette occasion choisie par Jacques Julliard qui, dans le magazine *Marianne* (n°866, 23 au 29 novembre 2013, p. 12), s'est laissé aller récemment à parler du « *fascisme adolescent* » pour évoquer le ... harcèlement à l'école (!) ?

L'écrivain D. Tillinac (2008 : 31) pointe d'ailleurs, non sans désolation, un certain nombre d'éléments qui auraient prétendument rapport avec le « *fascisme* » ou qui en produiraient. Par exemple, « *toute norme étant « facho », l'on divinisa la déviance, confondue avec l'originalité* », dit-il. « *Facho* » aussi, *l'apprentissage de la politesse, ou bien de la grammaire. « Facho », le recueillement, et la solitude par voie de conséquence* ». D'ailleurs, pour J.-F. Kahn (2005 : 262), « *l'un des héritages de Mai 68 qui a provoqué le plus de dégâts* » fut « *la tendance à fasciser tout ce qui échappe (...) au cadre du néo-conformisme*

soixante-huitard. Et par voie de conséquence, à banaliser le fascisme à force de le voir partout ».

À son époque, Pasolini (1976 : 267) semblait déjà s'estourbir lui-même de ces dérives (dont il ne fut d'ailleurs pas exempt) et incohérences historiques propagées à ce sujet: « *il existe aujourd'hui une forme d'antifascisme archéologique qui est en somme un bon prétexte pour se voir décerner un brevet d'antifascisme réel. Il s'agit d'un antifascisme facile, qui a pour objet et objectif un fascisme archaïque qui n'existe plus et n'existera plus jamais* ».

Effectivement, si l'on peut s'accorder sur le fait que pour un progressiste, lutter contre le fascisme dans les années 30-40 (guerre d'Espagne, Résistance) était un engagement et une réalité, en revanche, on peut désormais estimer que lutter contre le fascisme, aujourd'hui, relève « *plutôt de l'ordre de la pose et du fantasme* » et constitue même « *une forme d'exaltation adolescente* », voire « *un moyen de rencontre à la manif* » (Soral, 2002 : 23) ou encore une « *figure de style* » (J.-F. Kahn (2005 : 263).

Mais la palme (de la vérité ?) revient certainement à l'ancien Premier ministre socialiste, Lionel Jospin qui, le 29 septembre 2007, lors de l'émission radiophonique « Répliques » sur « France Culture » avoua :

pendant toutes les années du mitterrandisme, nous n'avons jamais été face à une menace fasciste ; donc tout antifascisme n'était que du théâtre. Nous avons été face à un parti, le Front National, qui était un parti d'extrême droite (...) mais nous n'avons jamais été dans une situation de menace fasciste, et même pas face à un parti fasciste.

« *L'antifascisme n'était donc que du théâtre* » : l'aveu, de poids, nous amène à rejoindre l'analyse de Taguieff (1998 : 65 à 67) concernant le néo-antifascisme résumable, au final, à un « *discours incantatoire et diabolisateur* ». Reconnaissable à ce qu'il étend sans limites le champ de ce qu'il stigmatise en tant que « fasciste », et aperçu d'abord presque exclusivement dans le FN :

Le « fascisme » est désormais vu partout, à l'état tendanciel ou virtuel, ou sous un mode voilé. Le néo-antifascisme n'est donc qu'un pseudo-antifascisme. Il constitue une rhétorique figée et instrumentale (...) d'ordre fantasmatique, en ce que ses tenants croient voir du fascisme partout. Impliquant des conduites rituelles allant de la commémoration pieuse (...) aux manifestations d'intolérance sectaire, « sa dénonciation paranoïde ne cesse d'élargir le champ de ses hallucinations.

« Hallucinations » qui, au passage, ne sont pas sans effets ou conséquences.

#### 4. Les répercussions de ce « gros mot » sur les individus et sur la vie publique

« *Audacter calumniare, semper aliquid haeret* ». On connaît mieux la formule en français : « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose ». Comme le dit M. Tournier (1998 : 167), « *les mots suivent les hommes* » et, avons-nous envie d'ajouter, certains de ces mots les suivent à la trace, tel un marquage au fer rouge. En effet, « *être qualifié de facho est une caractérisation indélébile ; même infondée, elle laissera derrière elle l'infamant soupçon* » (Magny : 2010 : 28-30).

Si « facho » apparaît assez rapidement dans le vocabulaire des militants de gauche et « *ne l'a plus quitté* » (Lemonier, 2012 : 87-88), Merle (2004 : 178) précise que sous les pavés de Mai, « *du côté de la Sorbonne des grands soirs, c'était l'injure suprême* », injure dont la fonction principale est d'exclure celui à qui l'on s'adresse. C'est l'impact lié aux critères et valeurs d'une société donnée, ainsi que l'intention mise dans le mot, qui comptent. Pas le sens. Du moins, pas systématiquement. (Merle, 2004 : 9 ; 17).

Aussi, le « fascisme » sortant définitivement déprécié aux yeux du public, « *le qualificatif (fasciste) est encore aujourd'hui l'insulte la plus couramment employée du vocabulaire politique* » (Dioudonnat, 1973 : 437). Et pour Pergnier (2004 : 123), il est même un « *ingrédient indispensable* » « *utilisé pour clouer le bec (sic) du contradicteur qui refuse d'admettre sans discussion les présupposés de l'interlocuteur* ». Le politologue et philosophe J. Freund (2003 : 44) en arrive lui aussi aux mêmes conclusions. Et c'est sans détours que cet ancien résistant s'est insurgé des instrumentalisation subies par le terme « fascisme,

devenu pour ceux qui ne l'ont jamais connu une sorte de repoussoir mis au service de l'ignorance de présomptueux qui, justement parce-qu'ils n'ont aucune idée précise de ce qu'il était, s'imaginent le rencontrer partout. Jadis il passait pour une représentation du mal absolu, aujourd'hui il constitue une injure dont on charge tous ses adversaires politiques sans distinction aucune. Le fascisme dont parle l'antifascisme idéologique est devenu un signe du confusionnisme qui règne aujourd'hui. Il facilite les manipulations auxquelles se livrent ceux qui prétendent être les adversaires de toute manipulation.

Plus loin, Freund (2003 : 47) note qu'« *on reproche au fascisme d'avoir falsifié l'histoire en l'interprétant selon ses présupposés doctrinaux. L'antifascisme courant de nos jours se rend coupable de la même infraction aux normes scientifiques par son intempérance politique et par ses préférences purement subjectives* ». Grand vaincu de la dernière guerre mondiale, le fascisme « *a subi les conséquences de sa défaite. C'est pourquoi il demeure encore aujourd'hui l'ennemi, fût-*

ce sous la forme d'un fantôme. Pourquoi ? Parce-que la politique a besoin d'illusions. La lutte contre les revenants ne datent pas d'hier ». (Freund, 2003 : 47).

« Repoussoir », « mal absolu », « injure », « confusionnisme » : J. Monnerot (1987 : 13 ; 19) a décelé aussi, de son côté, d'autres effets ou conséquences. Il constate, par exemple, qu'« en France, depuis la Seconde Guerre mondiale, il n'y pas de carrière politique ou administrative possible pour un « fasciste ». Avec ce genre d'anathème désintégrant (...), on a pu, à la commande, détruire une réputation, assigner des limites infranchissables à une ascension sociale ».

La persistance et l'efficacité de l'imputation de fascisme, qui n'ont pas diminué avec l'éloignement des temps, s'opère par le biais de « techniques psychagogiques », c'est-à-dire de manipulation psychologique au moyen de mots rendus inducteurs. Aussi, dès lors que « vous êtes désigné comme fasciste, vous êtes magiquement (...) identifié à ce qu'évoque toute la chaîne. Fasciste égale hitlérien, hitlérien égale tortionnaire de camp de concentration. Le personnage ainsi traité de fasciste (...) peut voir son image propre (...) incorporée à une image publique préexistante infamante. Et devant l'infâme, le vide social doit se creuser (Monnerot, 1987 : 13 ; 15 ; 16). Toutefois, une précision s'impose : « dans l'espace public de la démocratie moderne, il n'est de mise à mort sociale que par la diffusion maximale de l'acte d'accusation ». Or, « le pouvoir d'exclure suppose le pouvoir communicationnel » et à ce niveau, « le pouvoir médiatique est le plus efficace pouvoir d'ostraciser » (Taguieff, 1998 : 74).

Il est d'ailleurs à noter que, « plus l'affirmation sera lancée avec conviction, plus l'interlocuteur sera nécessairement facho », observe malicieusement Magny (2010 : 28 à 30), lequel ajoute : « le mot facho est une arme lumineuse pour remporter une discussion. Lorsque ses errements argumentatifs sont contrés par une observation ou un raisonnement implacables (...), le Parisien (...) qualifiera son interlocuteur de facho et gagnera immédiatement le débat ». Et pour gagner immédiatement le débat, Volkoff (1999 : 175) donne un conseil : « fasciste » est l'insulte qu'il faut être le premier à prononcer, parce- qu'elle peut s'appliquer à votre ennemi autant qu'à vous » !

Dans cette « bataille à coups de mots », dans cette logomachie, l'homme cherche spontanément à exprimer sa haine par des vocables qui tendent à diminuer l'ennemi, à le ridiculiser, à le rendre encore plus odieux (Volkoff, 1999 : 175 ; 180). Et surtout par des vocables qui tendent à enfermer le coupable désigné dans une catégorie fixe et négative (Taguieff, 1998 : 72), qui tendent à confiner « l'adversaire dans un camp qui n'est pas forcément le sien et de lui attribuer des opinions politiques qui ne sont pas forcément les siennes » (Lemonier, 2012 : 87-88). Bref, il convient de procéder à un étiquetage. Justement, « un des effets les plus efficaces obtenus par des moyens uniquement ver-

baux, est de remplacer une preuve ou un argument par une étiquette (...) Le contenu de ce que vous dites est disqualifié d'avance par l'étiquette. Jadis, c'était l'anathème ; l'étiquette est l'anathème moderne qui comme l'ancien est exécutoire » (Monnerot, 1987 : 89-90).

Il y a un énorme avantage à procéder de la sorte, car « l'étiquetage du coupable ne se fonde pas sur une enquête, avec recherches de preuve et travail de vérification mais dérive d'une conviction idéologique ou d'un parti pris lié à ses intérêts » qui permet d'instaurer une alternative stricte réduisant toute classification à une « absolutisation manichéenne » (Taguieff, 1998 : 72 ; 74) : « Bien versus Mal », « fascisme versus antifascisme ». Ainsi mis en place et en circulation, ce dualisme manichéen est exploité en tant que méthode d'intimidation et d'illégitimation (Taguieff, 1998 : 78). Mais encore faut-il qu'il y ait un coupable ou des coupables. Or, en l'absence de « fascistes » clairs et distincts, déclarés et avoués, que faire ? Démasquer l'ennemi étant un exercice pédagogique devenu un rituel dans le discours néo-antifasciste, « quand le fascisme n'existe pas, il faut [alors] l'inventer » déclare Taguieff (1998 : 75).

Du fascisme, Maulnier (1976 : 96) disait qu'il était « devenu le diable ». « Entité diabolisée et diabolisante », le « fascisme » se révèle, au final, « un terme amalgamant tous les motifs et objets contemporains de haine politique sans traits communs avec le fascisme italien comme réalité historique » (Taguieff, 1994 : 362). À ce titre, la technique de l'amalgame apparaît comme une arme très efficace, car dans l'amalgame, « il s'agit de rassembler sous un vocable synthétique un mélange de personnes ou de choses perçues d'abord comme de nature différentes mais intégrées dans une catégorie unique » (« mises dans le même sac », dirait-on familièrement). Le but : maximaliser son champ d'intervention par le biais de la « règle de l'ennemi unique » (J.-M. Domenach), laquelle n'est pas sans rappeler celle formulée par Leo Strauss : la « *reductio ad hitlerum* ». « Apparue dans le vocabulaire politique pour désigner cette pratique stalinienne illustrée par les procès de Moscou, la notion d'amalgame permet de faire l'économie d'une démonstration au prix d'un terrorisme discursif », conclut Angenot (1995 : 126 ; 230).

## 5. Sémantique malmenée, guerre des mots, instrumentalisation lexicales : le langage est-il piégé et la langue en danger ?

Dans cette dernière partie, il s'agira de saisir les enjeux linguistiques (sous-jacents) susceptibles d'entourer ou de découler des problématiques évoquées plus haut. Parmi ces enjeux, ceux concernant le langage et la langue. Et au regard de ces problématiques, on est en droit de se demander si, précisément, le langage et la langue ne sont pas à la merci de détournements et

de travestissements sémantiques dommageables pour une bonne et juste compréhension des choses, des événements ou du monde.

Quelques années après la fin de Seconde guerre mondiale, M. Aymé (1949 : 41) fait observer, un peu en forme de mise en garde, que « *le vrai péril, on ne le répétera jamais assez, est dans la confusion du langage* ». Et l'écrivain d'ajouter : « *quand les mots se mettent à enfler, quand leur sens devient ambigu, incertain, et que le vocabulaire se charge de flou, d'obscurité et de néant péremptoire, il n'y a plus de recours pour l'esprit* ». Nous assistons dès lors à la dérive du langage, au détournement des mots et les mots en sont dégradés. En fin de compte, pour M. Aymé (1949 : 85) « *l'écrivain qui altère ou méconnaît le sens des mots, celui qui introduit dans le vocabulaire (...) une incertitude ou une ambiguïté, sabotent l'instrument de la pensée et outrepassent leurs droits* ».

La sémantique traite du sens des mots et particulièrement des variations et changements de sens, et ces changements - de contenu intellectuel, de charge affective - ont lieu en général de manière insensible, inaperçue, inconsciente, précise le sociologue J. Monnerot (1987 : 18-19) qui note : « *le XXe siècle a connu quelque chose de nouveau : un dirigisme sémantique* » (1987 : 20). En effet, le langage politique français, à partir de la fin de la Seconde Guerre mondiale, a été orienté et pour ainsi dire façonné. « *Le langage, insiste le sociologue, pas seulement (...) le discours. Non. Le vocabulaire lui-même, la charge passionnelle qu'on fait porter aux mots et aux locutions* ». Et « *ce pouvoir sémantique va beaucoup plus loin que le pouvoir intellectuel* ». Car si ce dernier s'exerce sélectivement, « *le pouvoir sémantique s'exerce sur tout le monde, en passant par tous les grands vecteurs : école, media* ». Ce conditionnement consiste à associer de manière durable des mots inducteurs et des états psy-chologiques induits pouvant s'achever en actes. Ainsi, le mot fasciste n'a jamais cessé [...] de 1945 à maintenant, de provoquer des réflexes d'agression ou de peur d'agression et de peur » (Monnerot, 1987 : 20-21).

On ne saurait oublier, à ce moment, que « *les mots ne sont pas substitut du réel, mais un moyen d'agir* » (Angenot, 1995 : 97) et qu'ils peuvent agir comme un « *instrument d'exclusion active* » (Monnerot : 1987 : 97). En effet, « *l'usage des mots et de certains en particulier permet de distinguer les « bons » et les « mauvais », donc de servir les uns et de desservir les autres* ». Ainsi, n'est-il pas rare de voir des mots « *satanisés, infernisés* » : *ce sont les mots parias qu'il convient de prononcer avec une intonation de mépris sans équivoque ou assortis de commentaires péjoratifs, voire injurieux* (Monnerot, 1987 : 35). « Facho » intègre cette catégorie.

Et comme le souligne Pergnier (2004 : 18-19), « *les mots que nous employons ne sont ni justes ni mensongers dans la désignation du réel ; ils le deviennent par l'usage qui en est fait* ». Ils « *ne véhiculent pas seulement des fragments*

de réel, mais des visions du monde, des jugements implicites, des systèmes de valeur impulsés par ceux qui les ont mis en circulation consciemment ou à leur insu ». Et lorsque ces mots sont « à vaste circulation comme les monnaies », ils sont en somme des armes pointées sur un ennemi ou un adversaire capables de créer la polémique. Par certains aspects, les mots, ces mots traitent la politique comme une continuation de la guerre par d'autres moyens, faisant ainsi écran à la perception du réel. Dans ces conditions,

le meilleur moyen de conquête par les mots est naturellement de faire croire que ces mots sont honnêtes et transparents, voire qu'ils expriment scientifiquement le réel et qu'il n'existe pas d'autre façon de le dénommer. C'est parce-que le léninisme excellait dans cet exercice qu'il a pu assurer son emprise envers contre tout

(Pergnier, 2004 : 20 ; 21 ; 23)

D'un point de vue du débat d'idées ou de la confrontation intellectuelle digne de ce nom, les effets se font ressentir lourdement. De plus en plus, il apparaît qu'à la discussion critique et à l'argumentation s'est substituée une chasse à l'hérétique. « *La diffamation douce et diluée, la dénonciation vertueuse, la délation bien-pensante et mimétique donnent son style à la chasse aux sorcières à la française : il s'agit de surveiller tous les manquements au « correctivisme idéologique »*, s'insurge Taguieff. De fait, « *une vision policière de la vie intellectuelle* » semble même réellement s'être installée (Taguieff, 1998 : 68 ; 70 ; 74). Mais il est vrai que la prédominance d'une telle vision présente au moins un avantage : celui de se protéger, par exemple, contre les désagréments de la dissonance cognitive.

À titre de comparaison, on constate que si « *en Italie, les débats historiographiques sur le fascisme se déroulent désormais selon les modalités habituelles caractérisant les échanges universitaires* », en revanche, « *en France, les dérapages de responsables politiques faisant usage du terme « fascisme » pour discréditer un adversaire ou regonfler un camp sont devenus, comparativement à l'Italie, chose [certes] moins fréquente, mais qui n'ont malgré tout pas disparu* ». La fonction de telles déclarations est de réactiver une menace imaginaire. Ces remarques invitent à constater, en France comme en Italie, le « *décalage entre les débats qui traversent, à propos du fascisme, le monde universitaire et les usages qui en sont faits dans l'arène politique et médiatique* » (Forlin, 2013 : 344-345).

M. Tournier (1998 : 155), qui a distingué au moins cinq étapes dans l'« *étymologie sociale* » de la famille française de fascisme, notait : « *les mots peuvent naître plusieurs fois, sans changer de peau* ». Nous ajouterons : au risque d'un confusionnisme dévastateur. Preuve en est avec le mot (gros) *facho*. Il est vrai, comme le dit Maulnier (1976 : 5), que « *les mots sont (...) pourvus d'un pouvoir magique (...) d'autant plus redoutable que leur signification est ambiguë et*

*multiple* ». Le philosophe et essayiste Jean-François Revel (1988 : 90), suspicieux, s'interrogeait aussi en ce sens: « *le vocabulaire politique manque à tel point de rigueur, dit-il, qu'on se demande si l'équivoque et l'obscurité n'y sont pas sciemment cultivées et entretenues* ». Si tel est effectivement le cas, on peut alors rejoindre la position de T. Maulnier (1942 : 49) et penser, en toute légitimité, que « *les guides intellectuels de l'antifascisme (...) ont toujours dû une grande partie de leur succès à la confusion de vocabulaire qu'ils créent habilement* ».

Si un doute devait encore persister à propos de la question contenue dans le titre de cet article, ce doute est désormais levé. Terme générique destiné à culpabiliser, censurer, isoler, « Fa-Cho », dont les deux syllabes claquent comme une sentence sans appel (Lemonier, 2012 : 87-88), est assurément devenu le « gros mot » *historique*, hégémonique, de la politique contemporaine, plus particulièrement en France. Nous avons quelques indices à ce sujet. Encore fallait-il produire suffisamment d'éléments argumentatifs pour le démontrer.

## BIBLIOGRAPHIE

- ANGENOT, M. (1995) [1982]. *La Parole pamphlétaire, typologie des discours modernes*. Paris : Payot & Rivages
- ANSART, P. (1983). *La gestion des passions politiques*. Lausanne : L'Age d'Homme.
- AYMÉ, M. (1949). *Le confort intellectuel*. Paris : Flammarion.
- BURRIN, P. (1996). « Autorité ». In : P. ORY (dir.), *Nouvelle Histoire des Idées Politiques*. Paris : Hachette.
- CARADEC, F. & J.-B. POUY (2009). *Dictionnaire du français argotique et populaire*. Paris : Larousse.
- COLIN, J.-P (2006). *Grand dictionnaire. Argot et français populaire*. Paris : Larousse.
- COURTOIS, S. (1998) [1997]. *Le Livre noir du communisme. Crimes, terreur, répression*. Paris : Robert Laffont / Bouquins.
- COURTOIS, S. & M. LAZAR (1987). « Antifascisme ». In : *Le Communisme*, Paris : MA éditions.
- DIODONNAT, P.-M. (1973). *Je suis Partout (1930-1944) : les maurassiens devant la tentation fasciste*. Paris : La Table Ronde.
- DOMENACH, J.-M. (1984) [1981]. *Enquête sur les idées contemporaines*. Paris : Points.
- DUPRIEZ, B. (1988) [1984]. *Gradus. Les procédés littéraires (dictionnaire)*. Paris : UGE, 10/18.
- EDOUARD, R. (2005) [1979]. *Dictionnaire des injures. Domaine français, (nouvelle édition revue et complétée par M. CARASSOU)*. Paris : 10/18.
- FORLIN, O. (2013). *Le fascisme. Historiographie et enjeux mémoriels*. Paris : La Découverte.
- FREUND, J. (2003). « Prolégomènes à une étude scientifique du fascisme ». *Nouvelle Ecole*, n°53/54, 37-47.

- FURET, F. (1995). *Le passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XX<sup>e</sup> siècle*. Paris : Robert Laffont / Calmann-Lévy.
- KAHN, J.-F. (2005). « Fascisation ». In : *Dictionnaire incorrect*, Paris : Plon.
- LEMONIER, M. (2012). *Le petit dico des insultes, injures et autres gros mots*. Paris : City éditions.
- MAGNY, O. (2010). *Dessine-moi un parisien*. Paris : 10/18
- MAULNIER, T. (1976). *Le sens des mots*, Paris : Flammarion.
- MARTELLI, R. (1998). « Communisme = nazisme ? Lynchage ou polémique ? ». *Panoramiques*, n°35, « Le lynchage médiatique », 4<sup>e</sup> trimestre.
- MAULNIER, T. (1942). *La France, la guerre et la paix*. Lyon : H. Lardanchet.
- MERLE, P. (2004). *Petit traité de l'injure*. Paris : L'Archipel.
- MERLIN-KAJMAN, H. (2003). *La langue est-elle fasciste ? Langue, pouvoir, enseignement*. Paris : Seuil.
- MICHEL, H. (1987). *Les Fascismes*. Paris : PUF, Coll. « Que sais-je ? », n°1683.
- MONNEROT, J. (1987). *Désintox. Au secours de la France décérébrée*. Paris : Albatros.
- MOURRAL, I. (1997). *Le sens des mots. Réflexion sur les embûches et les perversions du langage*. Paris : Éditions de Paris.
- MOUNIN, G. (1995) [1974]. *Dictionnaire de la linguistique*. Paris : Quadriga / PUF.
- PASOLINI, P.-P. (1976) [1975]. *Ecrits corsaires*. Paris : Flammarion.
- PERGNIER, M. (2004). *La désinformation par les mots. Les mots de la guerre, la guerre des mots*. Monaco : Éditions du Rocher.
- REVEL, J.-F. (1988). *La connaissance inutile*. Paris : Grasset.
- RENAUD (2006). *Elle Est Facho* (titre d'une chanson de son 14<sup>e</sup> album *Rouge Sang*).
- ROMILLY (de), J. (2008). *Dans le jardin des mots*. Paris : Le Livre de Poche.
- SEVILLIA, J. (2000). *Le terrorisme intellectuel, de 1945 à nos jours*. Paris : Perrin.
- SORAL, A. (2002). *Jusqu'ou va-t-on descendre ? (Abécédaire de la bêtise ambiante)*. Paris : Éditions Blanche.
- TAGUIEFF, P.-A. (1998). « Les écrans de la vigilance ». *Panoramiques*, n°35, « Le lynchage médiatique », 4<sup>e</sup> trimestre.
- TAGUIEFF, P.-A. (1994) [1987]. *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*. Paris : « Tel », Gallimard.
- TILLINAC, D. (2008). « Rideau ! ». In : M. GRIMPRET & C. DELSOL (dir.), *Liquider Mai 68 ?* Paris : Presses de la Renaissance.
- TOURNIER, M. (1998). « Les mots fascistes, du populisme à la dénazification ». *Mots. Les langages du politique*, juin, n°55, 153-168.
- VERGNON, G. (2009). *L'antifascisme en France, de Mussolini à Le Pen*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- VOLKOFF, V. (1999). *Petite histoire de la désinformation. Du cheval de Troie à Internet*. Monaco : Éditions du Rocher.
- WOLTON, T. (2003). *Comment guérir du complexe de gauche*. Paris : Plon.

